

**RANDY WELCOME**

Alexandra Julhiet

# 1

J'ai toujours eu un faible pour les pom pom girls. Déjà, à l'âge de trois ans, j'étais fou amoureux d'une petite blonde en robe à smocks qui répondait au doux nom de Cindy Molster. Je lui offrais mes goûters, mais elle n'avait d'yeux que pour Henry, un dur de cinq ans au moins, qui roulait des mécaniques sur son camion de pompiers. Rapidement, elle avait commencé à refiler mes gâteaux à Henry, mais j'avais continué mes offrandes juste pour avoir la chance de croiser une fois par jour son regard bleu azur. Bilan : je n'avais pas vu la couleur d'un goûter jusqu'à l'âge de raison – seul un baiser sur la joue un après-midi d'été, juste avant que ses parents ne déménagent pour Austin et qu'elle disparaisse définitivement de mon horizon, m'avait récompensé de mes efforts.

J'aurais dû savoir dès cette époque que les futures pom pom girls, ces petites filles parfaites mèneraient à ma perte. J'aurais dû le comprendre au moment où Cindy Molster, ses yeux ourlés de longs cils et sa moue adorable, après avoir reçu le quatre-quarts préparé avec amour par ma mère, montait sur le camion de mon rival sans me jeter un regard. J'aurais dû deviner que des filles comme ça, qui plus tard se transformeraient en blondes athlétiques au centre de toutes les attentions, aux dents blanches et bien plantées, aux cuisses bronzées même en hiver, ne m'apporteraient jamais rien de bon. J'aurais dû en faire le deuil des années plus tard, lorsqu'elles se glissaient dans ma chambre le soir et m'offraient leurs seins parfaits juste pour pouvoir porter le maillot de l'équipe d'athlétisme avant de me déchirer le cœur. J'aurais dû les traiter comme mes camarades le faisaient plutôt que de leur écrire des poèmes qui les faisaient pouffer entre elles et me traiter de ringard. J'aurais dû me rabattre sur les fortes en thème, les brunes à queue de cheval, les rebelles à maquillage violet ou les rigolotes à forte poitrine, celles qui avaient déjà compris que l'amour est une denrée rare, bien plus importante que des mains baladeuses à l'arrière d'une voiture, et qu'il convient de le traiter avec respect.

Mais non, malheureusement, je n'avais jamais cessé d'aimer les pom pom girl. J'en avais épousé une, j'en avais engendré une autre... Et la troisième, la plus pom pom girl de toutes les pom pom girls, venait de me mener tout droit là où j'étais maintenant : dans la cellule commune du commissariat miteux de Vineland, face à trois Chicanos hostiles qui allaient me tailler en pièces si j'en croyais leurs regards hostiles. Et si par miracle j'échappais à mes amis sud-américains, ce serait pour être jugé et condamné à la prison à vie pour double homicide, sur les personnes de deux inconnus aux mentons en galoche.

Mais comment avais-je pu en arriver là ? Trois mots me venaient à l'esprit, trois responsables de tous les maux de ma déprimante existence : Pom. Pom. Girl

## LA VEILLE.

La journée avait été longue, heureusement elle touchait enfin à sa fin. Je n'avais pas arrêté une seconde depuis l'aube, la faute à un congrès d'orthoptistes en folie parqué au Sheraton d'Atlantic City. Ces messieurs dames avaient bien lu la brochure où était marqué en tous petits caractères qu'une limousine serait à leur disposition pendant la durée du symposium et ils s'étaient battus pour que je les emmène, qui voir la jetée, qui à l'autre bout de la ville pour faire du shopping, qui jouer au Borgata. L'un d'entre eux, un connard lunetteux à gourmette en or, m'avait même demandé de le ramener à Philadelphie et avait menacé de se plaindre à mon patron lorsque je lui avais répondu d'aller se faire foutre. A la place, j'avais chargé un couple illégitime qui n'avait pas arrêté de se tripatouiller à l'arrière de la voiture jusqu'à l'aéroport, à tel point que j'avais monté le son de l'autoradio et fixé mon regard sur le pare choc devant moi, jusqu'à en avoir mal aux yeux. Lorsque je les avais déposés devant leur porte d'embarquement, j'aurais pu dessiner de mémoire la plaque d'immatriculation de la voiture que j'avais suivie, et j'étais certain de devoir désinfecter les sièges arrière.

J'avais maintenant encore deux heures à tirer, mais la simple idée de retrouver cette bande de joyeux drilles me filait la migraine. A la place, j'avais été garer la limousine sur le parking à ciel ouvert à quelques mètres du bar *chez Alf*. J'avais traversé la rue pour aller m'acheter un pack de six bières glacées et des Marlboro Lights, mon cerveau frétilant à l'avance de la demi-heure à venir. J'étais sûr que cette pause dans le programme m'aiderait à tenir le choc et que la soirée serait plus douce, même avec des orthoptistes ivres à l'arrière... Je n'avais pas idée à quel point.

Mon téléphone avait sonné alors que j'entrais dans l'épicerie. Lorsque le nom de Carly s'était affiché en lettres rageuses, mon cœur avait fait un petit bond douloureux... Mon ex. La mère de ma fille. La femme avec qui j'avais passé plus de la moitié de ma vie et qui un jour, m'avait viré de chez moi. Ma pom pom girl préférée. J'avais bien essayé d'ignorer les sonneries stridentes qui s'égrenaient, mais j'avais fini par décrocher avant

que le répondeur ne se déclenche, engoncé comme un pingouin dans mon uniforme de chauffeur, transpirant à grosses gouttes dans la chaleur inhabituelle de juillet.

Marrant comme on espère toujours, dans un petit coin de son cerveau que lorsqu'on va décrocher l'autre vous dira « *Mon chéri j'ai changé d'avis, reviens vivre à la maison, faisons un autre enfant !* » ou juste « *J'avais envie de te parler, tu es libre pour dîner avec moi ?* ». Marrant comme ça n'arrive jamais. A la place elle ne m'avait même pas demandé comment j'allais. Même pas interrogé sur ma vie, mon boulot, le studio merdique dans lequel je vivais depuis que je lui avais laissé la maison. Non, elle m'avait juste hurlé dans les oreilles des borborygmes affreux au sujet de la pension alimentaire, mélangeant en une immense phrase sans ponctuation des considérations aussi diverses que « *Retard de croissance de Sugar par manque de protéines* », « *Obligée de faire des ménages pour survivre* », « *Connard égoïste et incompetent* », « *Ma plus grosse erreur a été d'attendre ta sortie* », « *Gâché les plus belles années de ma vie* », j'en passe et des meilleures. J'avais fini par lui raccrocher au nez, incapable de répliquer sans hurler que j'allais la tuer à coups de batte de base-ball si elle ne baissait pas d'un ton.

Pour me remettre de ce merveilleux échange, j'avais acheté un pack de Budweiser. Tant pis pour mon congrès d'orthoptistes, je conduirais bourré, ce ne serait pas la première fois et si j'en mettais un dans le décor le monde s'en remettrait. De toute façon, ils seraient certainement trop saouls eux-mêmes pour se rendre compte de mon état. J'avais traversé la rue en sens inverse, les bras chargés de bouteilles et la tête plombée par la voix hargneuse de Carly résonnant dans mes oreilles. J'étais crevé, j'étais déprimé, j'avais trop chaud, et je ne pensais qu'à boire comme un trou et le plus vite possible pour oublier que ma vie était merdique, puis survivre à mes pénibles clients jusqu'au moment où je pourrais enfin m'écrouler sur mon canapé et finir le boulot.

Ce n'est qu'une fois planté devant la Lincoln que je l'avais aperçue. Une blonde incendiaire en robe d'été, ses jambes se balançant tranquillement sur ses hauts talons, la main posée sur la carrosserie. Elle était de dos, mais cette superbe vision, incongrue au milieu de ce quartier de zonards, m'avait fait un choc ; qui n'était rien, comparé à celui que j'avais eu lorsqu'elle s'était retournée. Elle m'avait fait un immense sourire, un de ces sourires à vider les océans et faire trembler les montagnes, un sourire que j'avais

reconnu immédiatement, un sourire qui m'avait fait battre le cœur comme ça ne m'était pas arrivé depuis des lustres.

« *Salut Randy* » avait-elle murmuré, la main en visière au-dessus de ses yeux bleus pour les protéger du soleil rasant. J'avais souri à mon tour, incapable de prononcer un mot. J'étais cuit.

Shirley Kaminski était là en chair et en os, la main posée sur ma voiture, elle me souriait et m'appelait par mon prénom. J'aurais dû savoir que ce n'était pas normal, que quelque chose clochait, que ce genre d'histoire ne pouvait pas arriver à un type comme moi. Mais quand la chance vous sourit avec ce visage là, même si vous vous doutez que vous allez le payer plus tard, vous prenez ce que la vie vous offre en priant pour qu'elle ne le retire pas trop vite. C'est ce que j'avais fait. J'avais pris mon air le plus décontracté, le plus cool, et j'avais répondu « *Salut Shirley* ». Son sourire s'était encore agrandi, comme si elle s'étonnait du fait que je me souvienne d'elle. Comme si j'avais pu un seul instant l'oublier.

Shirley et moi avons fait nos études dans le même lycée. Elle avait occupé mes phantasmes adolescents jusqu'à ce que je rencontre Carly, et même alors je mentirais si je disais qu'elle ne s'était jamais substituée à elle dans mes rêves érotiques. Elle avait été la reine du bal de seconde, la reine du bal de première et à ce qu'on m'avait dit la reine du bal de terminale. Elle était LA pom pom girl, celle qu'on avait tous rêvés de culbuter à l'arrière de la voiture paternelle. Et voilà qu'elle était là, en chair et en os devant moi, toujours aussi sexy et qu'elle me souriait. A moi.

J'avais l'air d'un con dans mon uniforme froissé, avec mes packs de bières et mes cigarettes. En fait, j'avais l'air de ce que j'étais vraiment : un pauvre type à la vie en berne, qui se satisfaisait de prendre une pause à la sauvette sur ses heures de service pour boire une Budweiser à l'arrière de la voiture qu'il conduisait. Mais Shirley n'avait pas eu l'air de le remarquer. A la place elle avait baissé la main et j'avais pu admirer ses yeux bleus océan et les fines pattes d'oie qui s'étaient imprimées aux extrémités. Elle avait plissé la bouche de manière adorable puis elle m'avait demandé comment j'allais.

Une heure plus tard nous étions tous les deux confortablement installés à l'arrière de la limousine avec la climatisation à fond, à décapsuler les bières comme s'il s'était agi de

champagne grand cru. J'avais éteint mon portable pour ne pas recevoir les coups de fil hystériques de mon boss, sans même penser une seconde aux excuses foireuses que je pourrais bien lui sortir lorsque je remettrai les pieds sur terre. A ce moment-là, l'air avait une odeur de paradis, et la banquette en cuir était aussi douce qu'un nuage.

Trois heures plus tard nous nous étions raconté nos vies, et j'étais tout prêt à croire que si nous n'avions pas formé le couple phare du lycée, ça n'avait été qu'une question de malchance. Shirley s'était mariée jeune à un étudiant de Washington qui s'était révélé être un parfait salop, l'avait trompée avec plusieurs de ses amies et avait la main leste lorsqu'il avait un coup dans le nez. Heureusement, elle l'avait quitté avant qu'ils n'aient eu le temps de se reproduire, et elle avait filé, son barda sous le bras, retrouver la ville de son enfance qui lui tendait de nouveau les bras. Elle était à présent installée à Pleasantville dans un petit appartement et faisait de l'immobilier en indépendante. Elle était heureuse de me revoir, une « tête connue » à laquelle elle avait souvent pensé au cours de ces années, m'avait-elle susurré à l'oreille, et mon cœur avait raté un battement, ou plusieurs je ne m'en souvenais plus. Elle n'avait pas fait mention de ce qui était arrivé et avait accepté les années en blanc dans mon CV en faisant semblant de ne pas les remarquer. Je l'en avais remercié silencieusement, et Massimo avait fait de même dans mon esprit.

Six heures plus tard, j'avais remis ma casquette de chauffeur et nous filions vers le Sud et ses bars de nuit, prêts à faire la bringue jusqu'à ce que mort s'ensuive. Nous avions depuis longtemps terminé les packs de bières supplémentaires que j'avais été acheter, nous nous étions attaqués avec énergie aux réserves de champagne que recélait la limousine, avant de descendre les stocks de cocaïne contenus dans le sac de la demoiselle. J'avais poussé l'autoradio à fond et Shirley s'agitait en rythme à l'arrière, me lançant des œillades suggestives dans le rétroviseur qui me rendaient toute chose. J'étais ivre mort, mon cœur speedait sous les assauts de la coke et j'étais le plus heureux des hommes.

Ensuite je n'avais en tête que des flashes brumeux, des bribes éparses et illuminées de morceaux de soirée. Shirley sur moi à l'arrière de la voiture en train de déboutonner ma braguette. Shirley m'indiquant un chemin sur les docks entre deux entrepôts. Shirley discutant avec plusieurs types au crâne rasé, alors que j'essayais tant bien que mal de me

tenir au capot de la Lincoln pour ne pas glisser à terre. Des cris. Shirley en train de parlementer, Shirley en train de sortir quelque chose de son sac, Shirley en train de disparaître dans la nuit, tanguant comme un bateau ivre sur ses talons trop hauts, soutenue par deux types en noir.

Je m'étais réveillé peu après le lever du jour dans un quartier inconnu, avachi contre la roue arrière de la limousine. En face de moi un bar à strip-tease fermé me promettait monts et merveilles seul, à plusieurs, entre hommes, entre femmes, il y en avait pour tous les goûts. J'avais l'impression que mon cerveau allait exploser et j'étais couvert de sang. Du temps de ma folle jeunesse, j'avais justement arrêté de prendre de la cocaïne à cause des saignements de nez répétés qu'elle engendrait – ça n'avait pas changé vu les coulées noirâtres qui maculaient ma cravate et ma chemise. J'avais mal partout, comme si on m'avait roué de coups, et ma tête était enserrée dans un des étaux les plus étroits qu'il m'ait été donné de ressentir. Ma propre odeur m'indisposait, ça et le fait que j'avais la bouche aussi sèche que le Grand Canyon par cinquante degrés.

Si je me souvenais bien, je devais avoir un T shirt propre dans le sac que je gardais dans le coffre, pour les rares fois où j'étais suffisamment motivé pour aller cogner dans un sac sous les hurlements enthousiastes du propriétaire du club de sport. Une fois changé, j'aurais toujours aussi mal au crâne, mais je pourrais au moins entrer dans un drugstore acheter de l'aspirine et des litres d'eau sans qu'ils appellent aussi sec le service de désinfection de l'Etat. Je m'étais relevé tant bien que mal, mes tempes pulsant lourdement au rythme de mes efforts. J'avais l'impression qu'un camion m'avait roulé dessus après m'avoir obligé à avaler des litres de dégivrant ; et impossible de savoir où j'étais, à part que c'était un parking pourri dans une zone qui l'était tout autant.

Lorsque j'avais enclenché l'ouverture automatique du coffre arrière, mes pensées étaient toutes entières tournées vers la recherche de ce qui avait bien pu se passer la veille au soir. Je n'arrivais pas à mettre en ordre les souvenirs qui se bouscuaient dans ma tête, mais il me semblait bien que nous avions... Enfin... Ou au moins qu'elle m'avait... Cette idée me rendait à la fois heureux – j'avais joué à Super Cochon avec la fille la plus populaire de toutes mes années de lycée – et me désespérait tout à la fois – je ne m'en souvenais quasiment pas. Tandis que je levais lentement le capot du coffre arrière, je



m'étais même demandé si un hypnotiseur pourrait ramener ma mémoire à la vie. Ce genre de souvenirs valait bien la dépense.

Mes réflexions s'étaient arrêtées là. A l'intérieur du gigantesque coffre de la limousine, un type me fixait de ses grands yeux vides. Et morts. Morts de chez morts. Ses mains étaient crispées sur son ventre, là quelque chose l'avait touché, et sa bouche entrouverte se crispait en une grimace morbide. Il avait un sacré menton en galoche. Une paire de bottes bleu canard lui écrasait le front, suivie par des jambes qui à l'évidence n'étaient pas les siennes. Il y avait donc un deuxième macchabée dans ce putain de coffre, et ce dernier avait, aussi étrange que ça puisse paraître, le même incroyable menton. J'avais refermé le capot. Je m'étais éloigné de quelques mètres, comme si cet écart géographique allait me sauver de cette vision. Et je m'étais adossé contre un poteau, incapable de tenir debout.

Le soleil s'était levé depuis peu, et il faisait déjà une chaleur de bête - les journaux parlaient depuis quelques jours de la canicule du siècle. Bientôt, le bitume commencerait à briller avant de fondre par endroits, les gamins réussiraient à fracturer les bouches à incendie pour transformer les caniveaux en piscines improvisées, et moi je serais en tôle, soupçonné du meurtre de deux gars que je ne connaissais pas. Avec mon casier, je ne passerais même pas par la case départ avant de me retrouver dans le quartier de haute sécurité du pénitencier de l'Etat... Il fallait que je bouge de là, et vite. J'avais commencé à m'éloigner de la limousine, mon cerveau obligeant mes jambes à ne pas commencer à courir immédiatement. J'avais marché quatre blocs au hasard. Les devantures des magasins, des épicerie de quartier et des liquor store étaient grillagées et ne me rappelaient rien. Les rares passants que j'avais croisés, noirs en quasi-totalité, faisaient semblant de ne pas remarquer mon état, se contenant d'accélérer le pas avant de me dépasser. Je ne savais pas où j'allais, mais j'avais intérêt à y aller dare-dare.

Lorsque la voiture de police avait ralenti à ma hauteur, je m'apprêtais à traverser un boulevard nommé Mac Dougal qui ne me disait rien non plus. A mes côtés, une mère adolescente avec une poussette attendait pour traverser, indifférente à ce qui pourrait bien se passer à deux mètres d'elle. J'avais fait semblant de ne pas remarquer les deux policiers en tenue à l'intérieur de leur voiture de fonction, mais le passager avait baissé

sa fenêtre et s'était penché vers moi. Mon cœur battait si fort dans ma poitrine que tout le pâté de maisons devait l'entendre.

- Monsieur, arrêtez-vous s'il vous plaît, avait dit le jeune flic noir par la fenêtre. Il transpirait déjà abondamment dans son uniforme, et son crâne rasé était luisant comme une boule de bowling. Maintenant.

Je m'étais arrêté. Il avait détaché l'attache qui retenait son arme de service dans son holster et avait gardé la main dessus. C'était la plus efficace des injonctions.

- Pourriez-vous nous dire d'où provient tout le sang qui macule votre chemise monsieur ?

- J'ai saigné du nez.

Cette explication était ridicule, j'en avais conscience, mais c'est tout ce que j'avais trouvé à dire. Ma voix était anormalement basse et enrouée, comme celle d'une ancienne voisine qui avait fumé des cigarettes sans filtre toute sa vie et avait fini avec une trachéotomie qui la faisait parler comme un robot et me foutait les jetons à chaque fois qu'elle ouvrait la bouche.

- Pourrions-nous voir vos papiers monsieur ? Lentement s'il vous plaît.

J'avais sorti mon permis de conduire de mon portefeuille. Lentement, très lentement. Je n'avais pas envie de mourir tout de suite, criblé de balles, un mardi 21 juillet au matin, simplement par excès de zèle.

L'adolescente avait traversé et j'étais resté là, planté comme un con, le sang pulsant de manière désordonnée dans mon cerveau. Ils avaient observé mon permis, puis m'avaient observé, puis l'avaient observé, puis m'avaient observé. Pendant ce temps, j'avais eu de plus en plus envie de vomir, mais ce n'était pas le moment. J'avais réussi à me retenir de vider mes tripes sur leur voiture fraîchement lavée.

- Monsieur, nous allons vous demander de nous accompagner, avait finalement dit le jeune flic en sortant de son véhicule.

Il était poli, mais sa main était toujours posée en évidence sur la crosse de son arme. Le message était clair.

Un instant je m'étais demandé comment ils avaient fait pour découvrir aussi vite les corps planqués dans le coffre de la voiture. Je l'avais quitté quoi ? Cinq minutes auparavant ? Est-ce que j'étais assez con pour l'avoir laissé ouvert, son chargement placé en évidence à la vue de tous ?

- Une bagarre a eu lieu hier soir dans un club plus loin dans la rue, avait dit le flic à ce moment-là, en dirigeant son doigt pointé vers le bout de la rue. Ça s'est fini par deux blessés graves à l'arme blanche. Nous allons vous emmener au commissariat pour effectuer un test d'alcoolémie puis pour une présentation aux témoins oculaires. Bien entendu si vous n'avez rien à faire là-dedans, nous nous excusons par avance du désagrément que nous vous aurons fait subir. Attention à votre tête en entrant dans le véhicule.

Et j'étais entré dans le véhicule, poussé par une main ferme dans le bas de mon dos. Tout en me disant que les services de communication de la police, et en particulier l'apprentissage de la politesse parmi les forces de l'ordre, n'avaient pas chômé ces dernières années. Ils avaient dû dépenser une fortune pour leur faire apprendre ce laïus. Du beau boulot.